

Lacan Quotidien



N° 778 – Mercredi 30 mai 2018 – 15 h 18 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Convaincre

EN AVANT

Retour vers le futur d'une prophétie de Lacan - situation de la psychiatrie au XXI^e siècle, par Pierre Sidon

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Ré-percussions du désir - *Mitra*, théâtre musical de Jorge Leon, par Pascale Simonet

LACAN COTIDIANO N° 40

Gustavo A. Zapata, Silvia Baudini



Retour vers le futur d'une prophétie de Lacan Situation de la psychiatrie au XXI^e siècle

par Pierre Sidon

Si Lacan, après avoir rencontré la psychanalyse par la psychiatrie, finit par déclarer en 1979 : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » (1), ce n'était pas pour faire enfermer tout le monde, mais pour annoncer la démonstration d'un savoir depuis longtemps aperçu – par Blaise Pascal notamment : « Les hommes sont si nécessairement fous... ». Encore avait-il fallu que la psychanalyse progresse, tant dans sa pratique que dans ses concepts. Freud, quant à lui, avait cru ne pas pouvoir s'occuper de certains patients envers lesquels il se sentait « intolérant », ce qui faisait de lui, écrivait-il en 1928 à István Hollos, « plutôt un mauvais psychiatre ». De cela, il n'a pourtant pas tant fait preuve, ayant pris en charge de nombreux patients psychotiques et diagnostiquant certains comme tels (notamment A.B. documenté par David Lynn en 2007). Avec son étude sur le texte de Schreber, il a ouvert l'ère contemporaine où le droit de chacun à la psychanalyse apparaît comme un droit humain fondamental. *Tous pervers* avec Freud, *tous fous* avec Lacan, que reste-t-il à la psychiatrie ?

Certes, la psychanalyse a contribué à la ruine de certaines assises ségrégatives de la psychiatrie. Reste néanmoins à préciser pourquoi et comment elle n'en a pas disputé l'utilité ni la nécessité. Elle a même puissamment contribué à en humaniser et en développer les aspects les plus salvateurs, la nettoyant de tout rejet. Aussi la psychanalyse n'est-elle pas la cause efficiente de l'anomie (Durkheim) de la psychiatrie contemporaine : c'est réellement le discours de la science qui, par la sape des normes et la prolifération « insatiable »(2) des *plus-de-jouir* qu'il produit, comme l'a écrit Franck Rollier, prive le sujet contemporain de parole (3). Le rejet de l'impossible, au principe de ce discours, est folie et angoisse : s'annonce, souligne Jacques-Alain Miller, « l'Un-tout-seul

commandé par un plus-de-jour qui se présente sous son aspect le plus anxiogène » (4). Serge Cottet confirme en 2017 que « l'angoisse n'a cessé de monter au zénith social ; en témoignent des zones entières de désinsertion où les psychanalystes interviennent (CPCT, hôpitaux, dispensaires, etc.) » (5) Il semble que, pour paraphraser Hölderlin, là où croît la folie, croît aussi la psychanalyse qui sauve : à mesure que se rétrécit comme peau de chagrin l'empan de la psychiatrie, le transfert à ses praticiens, s'étend celui de la psychanalyse. Elle a effectivement pris le relais – à la mesure de ses moyens pour l'instant – jusqu'à devoir créer ses propres institutions de soin.

Est-ce la fin de la psychiatrie ? On pourrait le croire tant ses théories, sa pratique et le corps même de ses praticiens semblent irrémédiablement atteints. L'article récent de Jean-Daniel Matet dans *Lacan Quotidien* décrit les raisons d'une « discipline dévastée » (6).

Quel symbole plus éclatant de cette évolution que la singulière trajectoire professeur-star Thomas Insel, célèbre ex-directeur du National Institute of Mental Health (NIMH), qui a publié l'acte de décès du DSM quelques jours après la naissance de sa cinquième itération ! Il avait déjà déclaré en 2010 qu'aucun progrès, ni diagnostic ni thérapeutique, n'avait été fait malgré les millions de dollars investis dans les « sérieuses études » à visée scientifique auxquelles il avait lui-même participé (sans compter les autres) et concluait goguenard : « je mériterais d'être viré » (7). Il doit probablement à sa soutenable légèreté – acquise de sa longue fréquentation des campagnols ? (8) – d'avoir pu sauter de branche en branche pour passer successivement de Verily, filiale d'Alphabet, *consortium* de Google, à sa propre *startup*, Mindstrong, qui développe maintenant une *application psychiatre* pour smartphones (9). De l'encore insupportable poids d'une théorie se voulant pourtant athéorique au *psychiatre dans la poche*, quelle réduction sidérante pour ce qui apparaît rétrospectivement comme prophétie auto-réalisatrice : *le psychiatre viré par lui-même* – miroir de la profession.



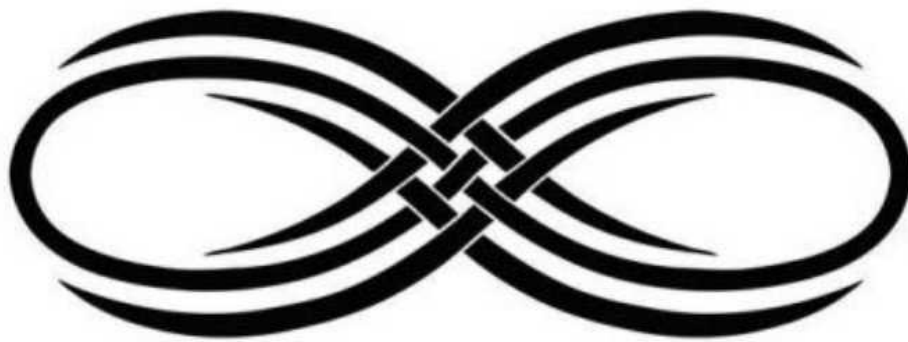
Déshérence des institutions investies par l'administration, égarement des pratiques, abandon des patients et des soignants, etc., il semblerait en effet que la psychiatrie soit au bout du chemin.

Ce n'est pourtant pas ce qu'annonçait Lacan en 1971 lorsqu'il affirmait que son « service social » (10) n'était pas près de disparaître.

Cette prophétie de Lacan reste encore largement inexplorée à un moment où tant d'autres, largement commentées, se sont réalisées (11) : l'inexistence d'un rapport inscriptible entre les sexes menant au règne du « Un qui jouit tout seul », le retour en force de la religion, la montée du racisme, entre autres. On ne peut qu'être piqué au vif et vouloir comprendre les motifs et les conséquences de cette prophétie. La méthode ? Selon J.-A. Miller : « On peut déchiffrer notre présent dans sa grammaire et entrevoir la grimace de l'avenir qui nous attend ».

Si l'office social de la psychiatrie doit persister, n'est-ce pas parce qu'une ségrégation est inhérente au discours du maître – comme le souligne encore Lacan en 1971 – et que la psychiatrie en est une des figures ? N'est-ce pas parce que le discours du maître, lui non plus, n'est pas près de disparaître, bien qu'il mute sous l'influence du discours de la science ? Quelle forme prend-il et *quid* de la psychiatrie qui l'accompagne ? On peut aussi bien interroger l'évolution du discours du maître par la lorgnette de la discipline psychiatrique qu'emprunter le chemin inverse : qu'est-ce qui du discours du maître d'aujourd'hui rend l'office social de la psychiatrie toujours nécessaire, et vers quelle forme celle-ci mute-t-elle ?

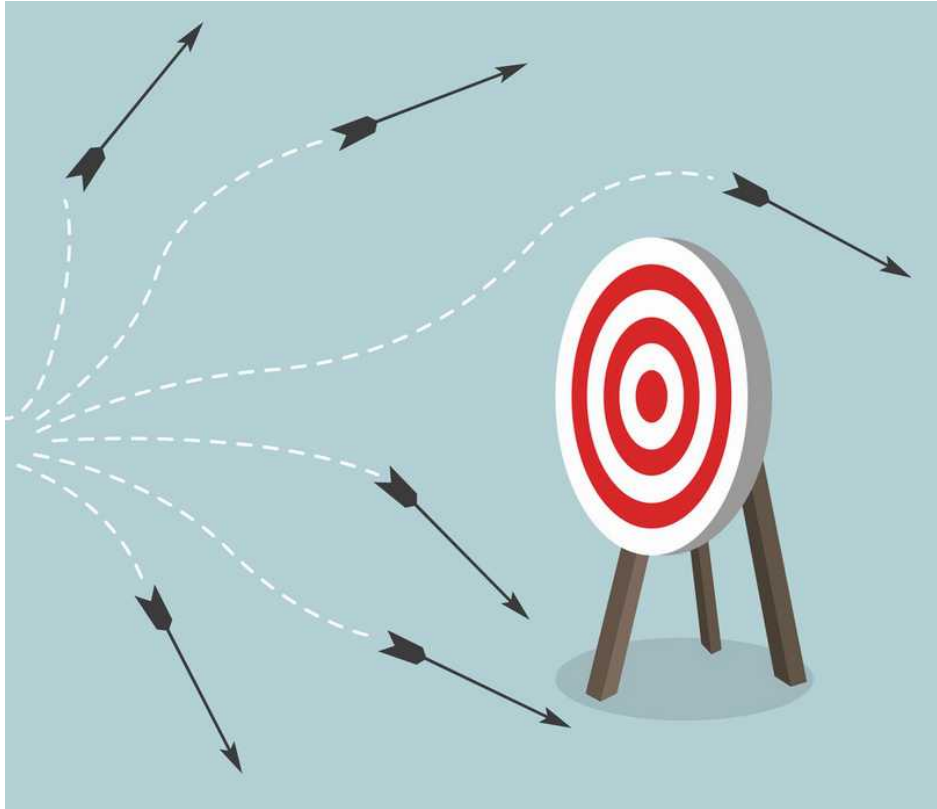
Rien ne dit d'abord que son « office » sera assuré par ses praticiens sous leur forme actuelle, celle du corps des psychiatres, comme on disait encore au siècle dernier, tant croît la débilité de ce corps, chaque jour un peu plus malade et inapte à sa responsabilité. Un symptôme notable survenu dans le dernier quart du siècle dernier, « l'antipsychiatrie », annonçait l'époque actuelle. Car « l'antipsychiatrie est un mouvement dont le sens est la libération du psychiatre » (12), indiquait Lacan en 1971. Observée du point institutionnel où nous occupons actuellement quelques responsabilités, dans cette toute petite subdivision du champ « médico-social » dédiée en France aux sujets dits *addicts*, la psychiatrie apparaît égarée, repliée, asphyxiée et profondément déprimée. Elle refuse le contact et expulse tout ce qu'elle peut : elle se libère des patients que nous partageons. Par contraste, le champ institutionnel qui se reconnaît dans le vocable d'addictologie connaît un enthousiasme que n'expliquent pas uniquement sa fraîcheur et son non moins grand égarement.



Une première clé en est la topologie qui caractérise nos institutions, inverse de celle de la psychiatrie, quant à la demande : c'est le patient qui demande à y entrer, au contraire des soins sous contrainte qui font le statut *nascendi* de la psychiatrie ; seules les sorties peuvent être imposées. Cette topologie n'est pas une cause : elle est, elle-même, le reflet du changement de paradigme de l'époque qui a vu le versant positif du désir prendre le dessus sur son versant interdictif, causant par là-même l'épidémie d'addictions. C'est bien la science, indique Lacan, qui désormais « gouverne le désir » (13). Désir « frénétique » qui caractérise la science, désir des soignants de s'y consacrer, désir qu'indexe tout simplement l'empire croissant du signifiant « addict ». Est-ce à dire que le champ de l'addictologie constitue aujourd'hui le nouveau visage de la psychiatrie ?

Certainement pas. À l'ère de l'Universel facile (Jean-Claude Milner), qui semble nous dépeindre, *tout le monde est addict*, et nulle fonction de discernement et d'asile – fonctions positives inhérentes à tout processus de ségrégation – ne saurait émerger du marais conceptuel qui caractérise le champ de l'addictologie.

Dans la nouvelle topologie du lien social caractérisé par une « ségrégation ramifiée » (14) où s'effacent inexorablement les frontières, l'enfermement ne peut plus constituer une réponse acceptable à la folie. C'est ainsi que nous nous expliquons le constat fait par J.-D. Matet qu'« une fois le projet national disparu, les psychiatres ne sont plus parvenus à convaincre » (15).



Nous n'avons pas encore aperçu toutes les conséquences de ce remaniement structurel du monde, mais elles nous explosent déjà à la vue sous la forme convoquante impérative du migrant. L'Histoire nous met au pied du mur de tirer les conséquences de l'universalisation. « Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande », en tant que tyrannie généralisée du plus-de-jouir uniformisant. Qu'est-ce qui, dès aujourd'hui, prendra le relais d'une psychiatrie dont le rôle de protection de la société se conjugait, un temps, si bien avec celui de la protection du fou ? Si fous, tous nous sommes, le psychiatre de demain (comme ce terme sonne déjà mal pour cet office !), c'est le professionnel qui s'appliquera à loger tous et chacun dans un monde toujours plus inhospitalier, car « il ne peut [...] y avoir de liberté que hors du langage. Malheureusement, le langage humain est sans extérieur, c'est un huis clos. On ne peut en sortir qu'au prix de l'impossible » (16), prévient Barthes. La science s'emploie précisément à rejeter tout impossible pour l'homme, à le libérer de sa cause : sa langue et ce qu'elle loge de sa singularité inaliénable. Humain augmenté ? Bien plutôt diminué, amputé, aliéné.

On ne voit pas comment l'aspiration scientifique de la psychiatrie – son autre symptôme notable – pourrait tenir cet office à l'aide de ses fantaisies scientistes confabulantes. Celles-ci résonnent sinistrement avec les « fantasmagories sur notre grandeur », « radotages », « délire agonique », « fabulations compensatoires », « refuges imaginaires », termes que Lacan employait en 1947, dans son enquête sur « La psychiatrie anglaise et la guerre » (17), à propos de « la collectivité des Français ». Plus encore que la collaboration avec la science qui dissout l'humanité en l'humain, elles en sont une vague émanation, une bulle spéculative (18) dont la seule sérieuse production est de *fake news* (19). Mais elles rendent compte, pour reprendre encore les termes de Lacan et les appliquer à la psychiatrie, de l'« enchantement délétère » qui mène à une « dissolution vraiment panique de son statut moral ».

Dissimulée derrière l'écologie du vivant advient donc aujourd'hui une écologie du *parlêtre*. Ses professionnels seront ceux capables de faire de la folie de chacun, la nécessité de tous – de se reconnaître *saint-homme* (*sinthome*) eux-mêmes, puisque c'est de cela dont il s'agit. C'est ainsi que nous comprenons l'appel de J.-A. Miller pour constituer Zadig : *Zero Abjection Democratic International Group*. Quelle profession à l'ère du déclin de la psychiatrie et de l'avènement des addicts ? Des *zadigtologues* ?

1 : Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! Journal d'Ornicar ? », *Ornicar ?*, n°17-18, 1979, p. 278.

2 : Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 435.

3 : Cf. Rollier Fr., « L'addiction comme style de vie », *La Cause du désir*, n°88, 2014, p. 23.

4 : Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n°15, février 2005, p. 18-19.

5 : Cottet S., « La psychanalyse SGDG (sans garantie du gouvernement) », *Quarto*, n°117, p. 38-39.

6 : Matet J.-D., « La psychiatrie dévastée », *Lacan Quotidien*, n°766, 14 février 2018.

7 : Cf. Dobbs D., « The smartphone psychiatrist », *The Atlantic*, à retrouver [ici](#).

8 : Cf. On lui doit notamment une recherche sur le rôle de l'ocytocine et de la vasopressine chez les campagnols des prairies, vivant en couples fidèles et parents attentifs, *versus* ceux des montagnes, célibataires endurcis dont les mâles ne montrent aucun intérêt pour leur progéniture. (Cf. Palmer R., « Why do Voles Fall in Love? », *Emory Magazine*, printemps 1999, à retrouver [ici](#)).

9 : M. Lee S., « This Startup Wants To Track Your Smartphone — To Improve Your Mental Health », *BuzzFeed News*, 15 juin 2017, à retrouver [ici](#).

10 : Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 94-96.

11 : Cf. Miller J.-A., « Les prophéties de Lacan », *Le Point*, 18 août 2011, à retrouver [ici](#).

12 : Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 14.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 189.

14 : « je pense que ce qui caractérise notre époque, et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée qui produit des intersections à tous les niveaux et qui ne fait que multiplier les barrières. » Lacan J., « Note sur le père », *La Cause du désir*, n° 89, p. 8.

15 : Matet J.-D., « La psychiatrie dévastée », *op. cit.*

16 : Barthes R., *Leçon. Texte de la leçon inaugurale prononcée le 7 janvier 1977 au Collège de France*, Essais Points Seuil, 1978, p. 15.

17 : Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p 101 & sq.

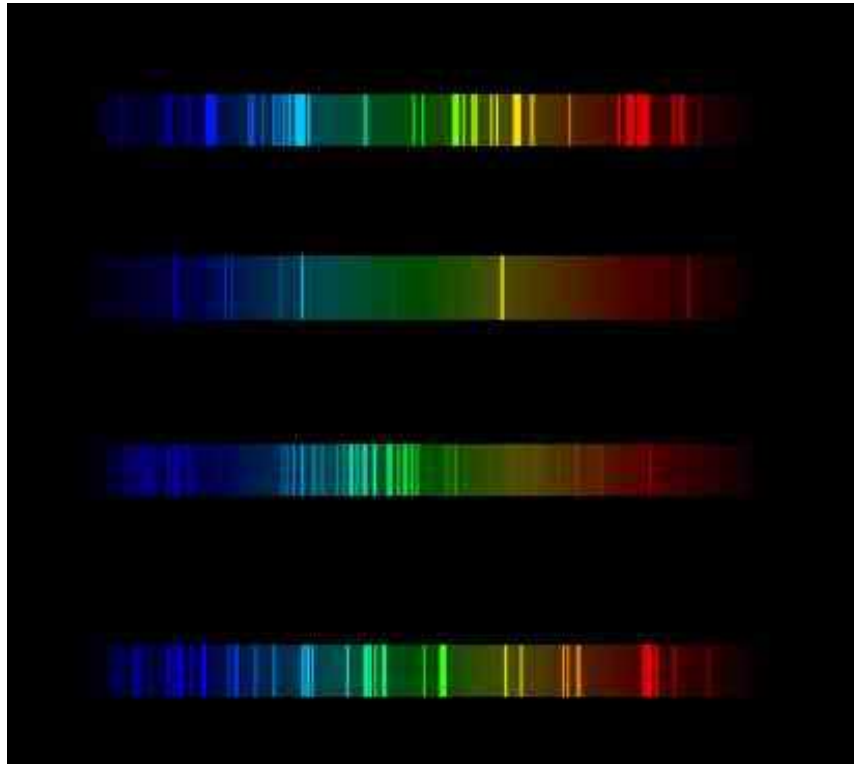
18 : Cf. Gonon F., « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative? », *Esprit*, novembre 2011.

19 : Monod O., « Les fausses informations scientifiques sont des “fake news” comme les autres », *Medium*, 19 décembre 2017, à retrouver [ici](#)



Sur le site de l'Association Mondiale de Psychanalyse, www.wapol.org, vous pouvez désormais trouver les textes complets et les vidéos des trois interventions au Congrès Barcelone 2018 de Angelina Harari, Dominique Laurent et Jésus Santiago (membres du nouveau bureau de l'AMP), dont des extraits sont parus dans [LQ 776](#).

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE



Ré-percussions du désir ***Mitra* – théâtre musical de Jorge León**

par Pascale Simonet

Mitra – nom qui signifie *lumière* en iranien – est né d'un désir fulgurant. L'éclair d'une évidence à la lecture de *Lacan Quotidien* en 2013 (1) saisit Jorge León. Le texte des échanges entre Jacques-Alain Miller et Mitra Kadivar le bouleverse. De cette « rencontre à travers la distance », une nécessité vive lui impose sa loi sans délai : « que cette histoire soit vue par le filtre de l'art » (2).

Ainsi s'exprimait-il à Bruxelles le 10 mai dernier lors d'échanges informels avec le public : « J'ai donc contacté de façon très impulsive J.-A. Miller par mail, il m'a répondu très vite, on s'est rencontré à Paris et après une heure de conversation, il m'a dit : "ce texte est à vous". À partir de ce moment-là, j'ai commencé à rêver, et j'insiste sur le mot *rêver*, car ça s'est beaucoup passé au niveau de l'inconscient, je le revendique, j'ai perçu très vite, c'est ce qui m'a touché, la dimension tragique du récit, sa dimension presque antique ». J.-A. Miller lui-même ne soulignait-il pas, en effet, que *Mitra* lui avait fait penser à Médée par sa force indomptable, par son refus de céder qui nous donnait « une leçon magistrale de lacanisme » (3) ?

« Le personnage de Mitra me semblait être quelqu'un qui charriait toute une histoire et qui en même temps était extrêmement contemporain. Et ce qui m'a finalement bouleversé, c'est une chose assez simple, c'est la notion d'appel à l'aide. Quelqu'un au bout de la planète un jour envoie un premier mail très simple : *cher Monsieur Miller, je suis dans le pétrin, ils vont m'envoyer à l'hôpital psychiatrique, faites quelque chose, s'il vous plaît, bien à vous, Mitra Kadivar*. C'était extrêmement direct, il n'y a pas un mot de trop. Et puis ce qui est bouleversant, c'est que quelqu'un répond, et pose des actes et s'engage ! [...] Cette position éthique-là me semblait importante » (4).

Percuté, Jorge León va, lui aussi, s'engager sans rien lâcher et poser son regard d'artiste sur ces *Events Unfolding* (5). Il nous propose aujourd'hui de « suivre un processus de création » suscité par une traversée de « la déraison qui nous habite et [...] nous concerne tous » (6).

Au-delà du récit fidèle des échanges entre Mitra Kadivar et J.-A. Miller magistralement mis en scène, s'entrevoit la structure de toute expérience analytique articulée autour d'un dialogue central serti avec solennité au cœur même du spectacle : « *Nothing serious if you support me !* » – « *I'll support you !* »

Après ces mots, s'effacent, si mon souvenir est précis, les voix réelles de J.-A. Miller et Mitra Kadivar, désormais relayées par leur *alter ego* lyrique, donnant corps à ce désir de Jorge León maintes fois exprimé : « à mesure qu'une voix disparaît, il me paraît essentiel qu'elle soit amplifiée » (7).

Un S.O.S. que l'on peut entendre au plus près de la lettre – *save our souls* – court entre les lignes de la pièce. Comment faire pour qu'une voix singulière ne s'éteigne pas ? Cet appel, ce cri, ne puise sa force que dans des liens d'amitiés et d'affinités et dans « la friction des styles » (8), lorsqu'il y est porté atteinte, répond l'artiste. Appui pris résolument sur la mobilisation des corps des *épars désassortis* (9) pour contrer le réel.

La scène, chambre d'isolement peuplée de gravats – faisant résonner l'effondrement psychique et la fragilité de nos pratiques – dans laquelle Mitra va se recroqueviller se tordre, et disparaître, parlée par d'autres, sera donc aussi notre espace fantasmatique.

Ainsi s'avançant pour aller s'asseoir, chaque spectateur, habité par ses questions intimes, est invité à se faufiler, seul, dans l'étroitesse d'une faille entre deux écrans, à traverser la scène et à se laisser surprendre par un personnage muet et sans regard, d'une étrangeté radicale, dont le visage morcelé de mille facettes ne reflète en définitive que ce qu'il ira y loger. Façon douce pour celui qui y consent de se resituer à sa place d'isolé, parmi d'autres isolés.

Invité aussi à lire les dialogues où se dépose le mi-dire analytique, à entendre la résonance de frappe de chaque lettre, à percevoir certaines d'entre elles, comme autant de corps sans accroche, qui traversent le texte une à une, gouttes de pluie ou de plomb. Lettres de jouissance qui produisent leurs ravinelements infinis ou solitude d'une fraternité de la chaîne humaine qui peut à tout moment se rompre.

Invité enfin à se confronter à l'étoffe du réel sous la forme de la voix inarticulée, tissée de sons coupés, de cris, de berceuses, de psalmodies, ou bien à celle d'images sobres extrêmement fortes, hors-sens porté à la limite du supportable.

Ainsi la pièce est-elle conçue comme une plongée solitaire dans ce qui se passe en ce lieu où nul n'est censé ni voir ni entendre, comme une *con-vocation* à laisser résonner en soi l'effet de trou ressenti dans le corps, susceptible de donner chance à un réveil (10).

Écoutons Jorge León : « Faire l'expérience de façon symbolique de la limite de ce que l'on peut supporter au sein d'un théâtre m'intéresse vraiment. C'est une violence qui intervient au sein d'un cadre très spécifique, et faire en sorte que le spectateur le traverse d'une certaine façon, c'est ça qui m'intéresse. Chercher la limite de la voix, c'est un peu à chaque fois cette question : "qu'est-ce qu'on dépasse ?" C'est aussi la question : "qu'est-ce qui se passe derrière ces murs ?" Ou inversement, "qu'est-ce qui se passe à l'intérieur ?" C'est toujours questionner cette frontière qui nous sépare, qui nous sépare visuellement, qui nous sépare de la folie, qui nous sépare de l'enfermement, du désespoir. D'une certaine façon à travers ce travail, mais aussi à travers ce qui m'attire, revient cette question : jusqu'où est-il possible de déplacer nos limites du regard ? Mais aussi notre capacité à entendre des choses ? » (11)

« Je pense qu'il est possible, en déplaçant cette limite-là, de parvenir à une perception de la réalité différente et parfois même altérée. On est là pour ça en tant qu'artiste ! C'est fondamentalement ce qui fait la différence avec un journaliste, il y a une spécificité, une singularité dans notre pratique qu'il faut absolument revendiquer et je pense, respecter. »

Cette position éthique rigoureuse qui projette ses « petits faisceaux lumineux dans les endroits où l'on n'a pas spécialement envie de fouiller » (12) nous offre par là même un spectacle extrêmement vibrant. Elle offre aussi une caisse de résonance inédite à ce moment de mobilisation intense pour notre communauté analytique où J.-A. Miller n'hésitait pas à rappeler s'adressant par-delà Mitra Kadivar à chacun d'entre nous, que « c'est précisément quand on est dépourvu qu'on doit être intraitable. Les compromis se passent entre puissants. Quand on n'a rien ou peu, on ne doit céder sur rien » (13). Je souhaite aujourd'hui m'en laisser enseigner.

**Il sera possible de voir ou revoir *Mitra* du 6 au 11 novembre 2018 au Théâtre de Liège.
Plus d'infos: <http://theatredeliège.be/evenement/mitra/>**

1 : Cet échange a été publié dans *On nous écrit de Téhéran. Autour de Mitra Kadivar*, CALM (Comité d'action pour la libération de Mitra), Navarin & Le Champ freudien, 2013. <http://www.lacanquotidien.fr/blog/2013/02/on-nous-ecrit-de-teheran/>

2 : Rencontre avec l'artiste après la représentation du 10 mai 2018 organisée par le Kunstenfestivaldesarts aux Halles de Schaerbeek (Bruxelles).

3 : *On nous écrit de Téhéran, op. cit.*, p. 54.

4 : Rencontre avec l'artiste, 10 mai 2018, Kunstenfestivaldesarts aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles.

5 : Titre donné à l'échange d'e-mails dans *On nous écrit de Téhéran, op. cit.*, qui sera repris comme sous-titre au film lui-même. Sortie prévue cet été.

6 : Guey N. et Martin L., « *Mitra - Events unfoldings*, Jorge León fait résonner les voix », *Lacan Quotidien*, n° 505, p. 5.

7 : Voir, entre autres, l'entretien de Jorge León avec Nicole Guey et Laurence Martin pour Lacan-TV (30 septembre 2015) : <https://www.lacan-tv.fr/?s=jorge+leon&search=Search>

8 : Rencontre avec l'artiste, 10 mai 2018, Kunstenfestivaldesarts aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles.

9 : Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

10 : Cf. Miller J.-A., « l'orientation lacanienne. Le tout dernier enseignement », cours 11 du 28 mars 2018, inédit.

11 : Rencontre avec l'artiste, 10 mai 2018, Kunstenfestivaldesarts aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles.

12 : *Ibid.*

13 : *On nous écrit de Téhéran. Autour de Mitra Kadivar, op. cit.*, p. 54.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 40

SUMARIO

Violencias ordenadas. ¿Bajo transferencia? — *Gustavo A. Zapata*

La luz irresistible de la evidencia — *Silvia Baudini*

Violencias ordenadas. ¿Bajo transferencia?

Gustavo A. Zapata (Caracas)

A fines del año pasado, el periodista Stephen Marche publicó un artículo en el *New York Times* titulado “La brutalidad no examinada de la libido masculina”, a propósito de la oleada de denuncias de acoso sexual que sacudió Hollywood por el escándalo Weinstein.

Básicamente lanza la tesis de que el deseo humano, particularmente el masculino, es una enfermedad para la que no hay aún una cura, pero cree que un hombre que padece por el carácter monstruoso de su libido, puede ser decente si se somete a un psicoanálisis freudiano clásico. Entre tanta tonterías, salpicadas aquí y allá de un Freud a la americana, atina dos cosas. Una, es que “hay una línea entre el deseo y su realización, y algunos la cruzan y otros no [...] todos los hombres tienen una línea que podrían cruzar”. La otra, que para tramitar la violencia inherente, según él, al deseo masculino, es necesario hacer hablar de ello a los hombres. Dejo de lado sus confusiones y extravíos, pero es claro que, sabemos, hay en todo hablanteser, hombre o mujer, una línea que si se cruza, desemboca en violencias de todo tipo, sobre todo si falla lo simbólico por algo que haga resonar el trauma en el agujero forclusivo.

En ese sentido, las violencias, a diferencia del síntoma, no proveen subrogado para la satisfacción de la pulsión, *son la pulsión*. Ciertamente hay un primer tiempo de las violencias que podríamos llamar de descarga pulsional, en el que es inútil intentar encontrar razón alguna

porque son sin porqué, y un segundo tiempo en el que puede explorarse el más-de-goce tras ese instante de puro deseo de destruir, de hacer añicos.

Esta perspectiva permite ordenar las violencias entre las que están o pueden estar al alcance del dispositivo analítico, es decir, aquellas que una vez pasada la descarga del cortocircuito pulsional —ya sea forzadas por la sanción del Otro, o porque el sujeto se topa con el horror del goce en juego y eso lo divide—, pasan a la palabra, y aquellas otras que son, efectivamente, sin porqué, que parecen tener como meta el acto violento en sí, sin otra razón, como ocurre con los pistoleros solitarios que irrumpen en un *college* y matan todo lo que se mueva. Frente a estos fenómenos, nos orientamos con nuestros instrumentos de siempre en el dispositivo analítico, maniobramos para hacer pasar eso que estalla de lo real en el agujero forclusivo a la palabra, ofreciendo al sujeto un espacio que le permita re-anudarse a la vida.

No digo nada nuevo, solo tomo esto como punto de partida para organizar un poco los elementos de una idea sencilla: ¿qué pasa cuando confrontamos el fenómeno de las violencias fuera del dispositivo? Es lo que tienen en común la ejecución de un policía rebelde en Venezuela y el asesinato de una activista de derechos humanos en Río. En ambos casos asistimos no al pasaje al acto de un sujeto tomado por la furia mortal de lo pulsional sino a un “incidente”, como suelen titular los medios, en el que un aparato represor se vuelca sobre un sujeto cuya enunciación parece amenazarle con el único fin de silenciarlo. Es, en un entorno que se asume democrático, la cancelación de la mediación que ofrece el libre ejercicio del derecho a la palabra, y el retorno de una práctica que nos regresa a episodios oscuros de la historia, propios del régimen del Uno absolutista o totalitario, muestra de que la democracia cobija en su interior, al Uno tiránico, como por ejemplo, en el imperativo de la medición y la biopolítica.

¿Cómo apuntar al agente de ese pasaje al acto que, como toda irrupción obscena de la violencia, enmudece y paraliza por el horror que nos enrostra?

En este momento que vivimos, el Año cero del Campo freudiano, contamos con un instrumento que hemos venido afinando por años en nuestras Escuelas, para esta tarea harto difícil: la conversación analítica. Es una herramienta que ha mostrado su utilidad con el uso que la han dado los colegas de la ECF en su acción a favor de la República y los valores de la democracia.

En la medida en que el psicoanalista busca obtener la diferencia absoluta, está en condiciones de llevar la conversación más allá de las identificaciones y los ideales (incluyendo los suyos propios), haciendo a cada interlocutor tomar la palabra a partir de su propia posición subjetiva, y desde allí, operar.

La fuerza y la vitalidad de la democracia, sus progresos y el Estado de derecho que le es consustancial, cosas con las que el psicoanálisis tiene una relación estructural porque son condición de su existencia, parecen exigir del psicoanalista hoy un esfuerzo más para hacer presente, en el marco de Zadig, la conversación analítica, esclarecida, intensa y asidua de las vigas maestras que la sostienen, allí donde se ve amenazada por los pasajes al acto del Uno totalitario que parasita el corazón de la democracia, para reanudarla al deseo, según la bella fórmula de Domenico Cosenza. ¿Será que así podemos incidir un poco más sobre esta fascinación por la violencia que marca nuestra época?

* Intervención en el XI Congreso de la AMP, Barcelona, abril 2018.

La luz irresistible de la evidencia

Silvia Baudini (Buenos Aires)

El 13 de mayo de 2017(1), J.-A. Miller nos sorprendió con una referencia a alguien que no era común en nuestra comunidad, Simone Weil, y específicamente sobre lo que ella nombra “la luz interior”. Dicha referencia interesó inmediatamente. La luz interior permite acercarnos a lo real. La cito: “Si se reconoce que hay una verdad, solo puede pensarse lo que es verdadero, la luz irresistible de la evidencia obliga a pensar así y no de otra manera” (2). Se trata aquí de una verdad que como dice Miller” (3), no pasa por los embrollos de lo verdadero, donde lo real alcanza lo real sin pasar por la palabra mentirosa.

¿Cómo diferenciamos esa evidencia, de lo imaginario? ¿De las verdades del fantasma?

Fantasmas, idealismos y totalitarismo

El termino evidencia está inmerso en el discurso actual bajo la forma, por ejemplo, de la medicina basada en la evidencia Wikipedia lo define como “un enfoque de la práctica médica dirigido a optimizar la toma de decisiones, haciendo hincapié en el uso de pruebas científicas provenientes de investigación correctamente concebida y correctamente llevada a cabo” (4).



Usan tres círculos superpuestos solo que no están anudados borromeamente. En ellos escriben Evidencia-Experiencia-Valores y preferencias.

Esta evidencia es la que rige hoy los destinos de los *parlêtres*, bajo la forma de una biopolítica de gestiones.

También la evidencia está presente de manera fílmica en las series policiales, donde se pone a los cuerpos escrudñados por sofisticados aparatos al apetito visual del espectador. Muy lejos de Raymond Chandler o Dashiell Hammett que imprimían a cada novela el sello singular de un detective que no requería de ningún aparato sino de su juicio íntimo.

Hay así en esos relatos dos modos de la verdad, la primera es la verdad evidente, la que está probada científicamente.

La segunda es una verdad más próxima a lo real, no hay vencedores y vencidos, solo seres humanos afectados por un goce que los empuja a diestra y siniestra.

¿Cuál es la evidencia a la que se refiere Simone Weil?. Considero que se trata de una evidencia como golpe de real. Evidencia en francés, *évidence*, es homofónica con vaciamiento, *évider*, con el vacío, *vide*. Así lo leemos en Simone Weil: “Es deseando la verdad *en vacío* (*a vide*) y sin tratar de adivinar por adelantado en ella el contenido como recibimos la luz” (5).

Simone Weil se ubica del lado de la mística: “Lo que salvó al espíritu de verdad de la iglesia de quedar completamente asfixiado fue la mística como un refugio seguro” (6).

Para Lacan, la lectura de los místicos viene de la mano de su elaboración del goce femenino como un goce antitotalitario, más allá del falo y del Edipo. Es decir más allá de las rutinas de la significación. El místico encuentra en su comunión con Dios un afecto, un efecto del significante que no pasa por el lenguaje, que es apalabra y que nombra Lacan jaculaciones. Y dice es lo mejor que hay para leer. Es muy interesante cuando Simone Weil dice: “¿Cómo desear la verdad sin saber nada de ella? Es el misterio de los misterios. Las palabras que expresan una perfección inconcebible al hombre —Dios, verdad, justicia— pronunciadas sin estar unidas a ninguna concepción tienen el poder de elevar el alma y de inundarla de luz” (7).

Sin estar unidas a ninguna concepción da cuenta de la absoluta singularidad de quien asume esa posición, ningún ideal, ninguna identificación — puede estar en juego para que ese instante de luz se produzca.

Los términos que usa SW, el esfuerzo de su escritura es desproveer a los significantes, luz, verdad y justicia de cualquier sentido. La verdad surge de una criatura pensante exclusivamente deseosa de la verdad. Es decir que no espera ningún sentido, ni acuerda ningún sentido. Se trata de una ascesis, una experiencia, que surge de una práctica. Dicha práctica es la abolición completa de todo recurso a la identificación.

Sínthoma y creencia

Angelina Harari, tomando el texto de Serge Cottet de *Question d'École* 2017 (8) nos remite a la cita de Lacan en *Radiofonía*: “Alcanzaría con el ascenso al cénit social del objeto *a* por el efecto de angustia que provoca el vaciamiento con el que lo produce nuestro discurso, al fallar a su producción” (9). Dice que el término vaciamiento “consiste en sustraer toda evidencia a lo real, despojar lo real de toda consistencia falaz (solo hay verdad como tal al vaciar ese real).

Quiero diferenciar la consistencia imaginaria de la que se alimenta el mundo actual por no fallar a su producción (la del objeto), del *mince*, el delgado, el débil, el flaco, término que Lacan le dice a JAM en “Sus palabras me han sorprendido”. Agradezco a Guy Briole que en su comentario de mi texto de la *Soirée AMP* de este año me señaló el valor de este término. *Mince*, fuera de cualquier consistencia imaginaria. “Cuando se está más cerca de lo real cada uno está en esta delgadez, cerca del acto, nada más que un palpar de la ética” (10).

Si como dice Miller (11) la única vía que se abre más allá de debilidad y delirio es hacerse incauto de lo real, real en el que creer sin comulgar con él, que no tiene sentido y no pretende ser deferente de lo que es, la luz interior de SW apunta sin duda a ese real.

1: Miller, J.-A., “Conferencia de Madrid”, *Lacan Quotiden* n° 700, 20 mayo de 2017.

2: Weil, S., « Leçon de politique autre », extraits de la « Note sur la suppression générale des partis politiques », *La Mouvada Zadig*, n° 1, Paris, Navarin, 2017, p. 17.

3: Miller, J.-A., *El ultimísimo Lacan*, Buenos Aires, Paidós, 2013, p. 118.

4: https://es.wikipedia.org/wiki/Medicina_basada_en_hechos

5: Weil, S., « Leçon de politique autre », *op. cit.*, p. 18.

6 : *Ibid.*, p. 19.

7 : *Ibid.*, p. 18.

8: Harari, A., “Cuestión de escuela: Del sujeto del derecho al sujeto Escuela”.

http://www.eol.org.ar/template.asp?Sec=publicaciones&SubSec=on_line&File=on_line/Angelina-Harari/17-04-29_Cuestion-de-Escuela.html

9: Lacan, J., “Radiofonía”, *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 436.

10: Briole, G., Comentario de la presentación de Silvia Baudini, Soirée AMP 2018.

<http://www.radiolacan.com/fr/topic/1134/3>

11: Miller, J.-A., “El inconsciente y el cuerpo hablante”, *Lo real puesto al día en el siglo XXI*, Buenos Aires, Grama, 2014, p. 330.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI